

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Cord et Bienville.

Printed at the Post Office of New Orleans at Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 12 décembre 1907. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Luc. Fahrenheit Centigrade

La Retraite du Président Roosevelt.

Le Secrétaire de la guerre Taft qui achève son tour de monde sur le vapeur "President Grant", vaper qui a quitté Plymouth, Angleterre, et sera à New York demain ou après-demain, a dû apprendre par la télégraphie sans fil que le Président Roosevelt s'annonçait hier que sous un peu de temps il ne reviendrait sur la présidence qu'il a faite le soir de son élection il y a trois ans, quand il a dit que les trois années et demie de présidence qu'il aurait accomplies au 4 mars suivant constitueraient son premier terme, et que la sage coutume de limiter la présidence à deux termes avait trait en fait et non à la forme. Et il est à supposer que cette nouvelle a causé un certain plaisir au secrétaire de la guerre, que des avis reçus récemment d'Europe représentaient comme très mécontents des agissements des membres de son parti durant sa longue absence.

M. Taft savait peut-être, étant depuis longtemps l'ami du président et l'associé de sa politique, que M. Roosevelt ne laisserait pas se prolonger l'équivoque au-delà d'un certain temps, qu'à un moment choisi la déclaration de novembre 1904 serait renouvelée de façon à ne laisser aucun doute, aussi bien dans l'esprit des hommes politiques que dans celui de la masse des citoyens, mais il doit se féliciter quand même que l'hôte de la Maison Blanche, dont la popularité a été sans cesse grandissant, qui, suivant quelques-uns, avait même abandonné son ami pour travailler au profit de sa propre candidature ou de celle de tel ou tel autre personnage vers lequel inclinait sa préférence, ait attendu jusqu'à la veille de sa rentrée dans les Etats-Unis pour déclarer définitivement que ceux qui briguent la faveur de la convention nationale républicaine n'ont pas à craindre sa concurrence. On peut considérer, en effet, que M. Roosevelt, malgré les sollicitations qui lui ont été adressées de toutes parts, a voulu, en attendant la veille du retour de

M. Taft à Washington, montrer que celui-ci restait le candidat de son choix, et qu'il l'appuierait de toute son influence. L'annonce de la retraite certaine de M. Roosevelt de la lice dans laquelle vont lutter Taft, Foraker, Cannon et d'autres a fait grand bruit dans le monde politique, et les leaders des grands partis ont exprimé ouvertement leurs opinions. Les chefs républicains y voient une manœuvre très opportune en faveur de la candidature Taft. De leur côté les démocrates voient dans la retraite de M. Roosevelt un nouveau gage de succès dans la prochaine élection présidentielle, étant d'opinion qu'aucun candidat républicain n'aurait pu obtenir autant de suffrages au jour de la grande consultation nationale que le président actuel.

Mais c'est peut-être M. John Sharp William, leader de la minorité démocratique dans la Chambre des Représentants, qui a trouvé le mot juste en disant: j'ai toujours pensé que M. Roosevelt était un homme d'une si grande fierté de caractère que même s'il regrettait la déclaration qu'il a faite après son élection, il tiendrait sa parole.

La saleté de nos rues.

Jamais, croyons-nous, l'incartie de nos gouvernements n'a été aussi grande à l'égard du Deuxième district de notre ville que de nos jours; c'est à se demander si ce district fait partie de la municipalité, et s'il a conséquemment quelque titre à la considération de nos gouvernements.

Il serait difficile de dire quand les tombereaux municipaux y sont passés la dernière fois; et si on ne les voit pas bientôt, la circulation déjà gênée, y sera complètement arrêtée par l'accumulation des ordures ménagères devant toutes les demeures. Les Italiens sont nombreux dans cette partie de la ville, et ils ne se font pas scrupule de verser leurs immondices sur le bord des trottoirs, dans les ruelles ou sur la chaussée. Dans l'intérêt de la salubrité publique, il serait bon que nos autorités municipales ou hygiéniques prennent les mesures voulues et sans délai, pour remédier à un état de choses qui non seulement est blessant à la vue, mais pourrait avoir de graves conséquences.

Il est plus facile de prévenir une maladie épidémique que de la combattre. Que le Commissaire des rues se promène rue du Bayou, et il se bouchera le nez et son nez olfactif à quelques délicatesses. ANECDOTE. Consolons-nous de la pluie écrivait l'autre jour un journal parisien, quand elle tombe, en rappelant à ce sujet une amusante anecdote relative à Victor Hugo. Elle est peu connue. Au moment où il écrivait les "Misérables", le grand écrivain, qui avait l'enthousiasme facile, fut pris d'une véritable passion pour l'argot; il le trouvait à la langue des malfaiteurs toutes sortes de qualités d'expressions et de pittoresque. Un jour un de ses amis vint le voir; il faisait un temps atroce de pluie et de boue, comme Paris en a la spécialité en cette saison. Victor Hugo était plongé dans la lecture des "Folies" de Vi-dooc. Il leva la tête: — C'est magnifique! cette lan-gue des voleurs. Tenez, il

plest, aujourd'hui... Vous, moi, nous disons prosaïquement: il "plent". C'est plat, c'est banal! L'argot, lui, a un mot splendide: il "lanquie". Et comme l'ami ne paraissait pas très bien comprendre l'enthousiasme du poète, celui-ci reprit avec feu: — Mais vous ne voyez pas dans ce mot le fracas des lances et les chevauchées des lansquenets cherchant de boug en boug? L'argot ne dit pas: il plent mais: il "plent des hallebardes"! Quelle métaphore! mon ami, quelle langue! L'explication passa dans les "Misérables". Victor Hugo aurait été bien attristé, si on lui avait démontré — comme l'ont fait depuis les philologues — que les lansquenets n'étaient pour rien dans l'affaire, et que le mot dérivait vulgairement d'un terme prosaïque d'argot espagnol.

Longwood.

Longwood, où mourut Napoléon Ier, est dans un état d'abandon et de délabrement complet. Le "Journal des Débats" reçoit une lettre qui contient des précisions intéressantes sur les conditions dans lesquelles cette terre historique devait française.

La propriété de Longwood n'a pas été offerte en "cadeau" en 1875 par la reine Victoria à l'empereur Napoléon III et à ses descendants; l'empereur n'aurait pu le faire que par un acte de sa propre main. Elle a été "acquise" par le Domaine de la Couronne en 1859, et je possède une traduction de l'acte de vente faite au moment même par moi-même qui était en place. L'acte a été établi par M. More, alors consul de France à Sainte-Hélène.

La propriété a d'abord été confiée à la garde d'un officier de service des places, M. le commandant de Rougemont. Longwood old House a été restaurée, en se référant aux souvenirs des survivants de l'exil de Napoléon Ier, et Longwood new House destiné au logement du gardien, a été construit de 1859 à 1861 par mon père décédé en 1903 comme général du génie en retraite, lequel, à sa rentrée, a rendu compte des conditions d'exécution des travaux et étudié la statistique de l'île dans une brochure lithographiée au Dépôt des fortifications.

Il avait avec lui un garde du génie et un détachement de sapeurs dont faisait partie le capitaine Morilleau. Après la fin des travaux, Morilleau, promu sergent, a été maintenu dans l'île, d'abord comme sergent détaché jusqu'en 1878, date à laquelle il figurait encore, m'a-t-on dit, sur les contrôles du 3e régiment du génie avec le numéro 23, puis comme portier-consigne. "Mon père, avec lequel Morilleau était resté en relations, jusqu'en ses dernières années, m'a dit que le domaine de Longwood était passé sous l'administration du ministère des affaires étrangères, mais avait à peu près cessé d'être entretenu. "Ces détails m'infirmant pas le fait du délabrement du domaine qui m'a été confirmé par plusieurs témoins, et qui date de plusieurs années, mais ils démontrent que ce n'est pas à un acte de générosité posthume de la reine Victoria à l'empereur que a été due la remise du domaine historique de Longwood. Son intervention s'est bornée à donner, seize ans avant la date indiquée, l'autorisation au gouvernement français d'acquiescer, en tant

que puissance étrangère, de restaurer et d'entretenir ensuite le dit domaine qui était alors une propriété privée, et la liste civile a payé intégralement les frais d'acquisition et de restauration et ensuite le gardiennage et l'entretien jusqu'en 1870.

J'ai d'ailleurs retrouvé bien après la guerre une rubrique spéciale du budget des affaires étrangères pour le gardiennage, mais je n'en ai plus retrouvé trace depuis un certain nombre d'années. "Agrées, etc. "MASELIN"

Un héritage de trois milliards.

Dernièrement est arrivé à Londres, venant d'Australie, un certain Georges Morris, qui exerce la profession de boboier et vitait jusqu'à ces derniers temps dans la plus grande misère, sans la moindre perspective d'un avenir meilleur. Il a obtenu immédiatement des pourparlers pour réclamer toutes les propriétés qui sont désignées sous le nom de propriétés Page et qui couvrent une surface de 60 milles carrés, comprenant plusieurs faubourgs de Londres. Ces propriétés sont évaluées entre 1 milliard 250.000.000 et 3.760.000.000. On dit qu'elles donnent un revenu annuel de 80 millions. Le dernier propriétaire, Henri Page, mourut en 1829, apparemment sans héritier. Depuis lors, la propriété est gérée par l'Etat à son profit. Le réclamaient veut prouver qu'il est le neveu du frère d'Henri Page et qu'en cette qualité il a droit tout au moins à une grande partie de l'héritage. Un syndicat lui a avancé 125.000 francs.

THEATRES.

TULANE.

Dans "King Lear", joué hier soir au Tulane, M. Robert Mantell et les artistes d'élite qui l'entourent, Miss Marie Booth Russell, M. Francis McGinn, Miss Alice Cortelyou entre autres, ont obtenu un succès tout aussi complet qu'aux représentations précédentes. Ce soir, ces admirables artistes se feront applaudir dans "Macbeth". Lundi soir le Tulane donne "Her Sister", avec Ethel Barrymore dans le rôle principal.

ORPHEUM.

Les divers numéros de l'Orpheum Road Show qui tiennent la scène cette semaine au théâtre de l'Orpheum forment un spectacle des plus attrayants. Aussi y a-t-il foule à chaque représentation. Le programme de la semaine prochaine, qui sera inauguré lundi, sera tout aussi intéressant. Des artistes de premier ordre se feront applaudir.

CRESCENT.

"The Black Crook" a été joué deux fois hier au Crescent devant des salles bien garnies. La pièce et le vaudeville qui y est ajouté sont extrêmement populaires. On annonce pour dimanche prochain à ce théâtre "The Virginian", un drame dont l'intrigue

JARDIN D'HIVER.

Après "The Fortune Teller", dont le succès dura jusqu'à la dernière représentation, le Jardin d'Hiver donnera "The Beggar Student", un opéra comique de Millocker dans lequel débute Miss Dorothy Maynard, la soubrette de la Winter Garden Opera Company, une artiste dont le talent est reconnu.

DEPECHEES TELEGRAPHIQUES

Mort tragique du chef bulgare Boris Sarafoff.

Sofia, Bulgarie, 12 décembre.— Boris Sarafoff, le plus fameux chef de bande bulgare en Macédoine, a été tué ce matin sur le seuil de sa porte au moment où il serait la main de son ami et camarade, Gavranoff. L'assassin, qui était caché dans un fourré, a aussi fait feu sur ce dernier qui est tombé mortellement blessé et n'a pas tardé à rendre le dernier soupir. — En 1903 Boris Sarafoff avait été nommé chef des forces révolutionnaires en Macédoine. Il fut longtemps soupçonné d'avoir été l'instigateur de l'enlèvement de Mlle Ellen M. Stone, la missionnaire américaine qui pendant une promenade dans les environs de Salonique était tombée entre les mains de bandits et qui ne fut remise en liberté que contre une forte rançon payée par le gouvernement ottoman. Sarafoff avait voué une haine à mort aux Musulmans depuis le jour où étant encore enfant il avait vu son père et son grand-père cruellement torturés par les soldats turcs, puis, malgré leurs blessures, chargés de chaînes et jetés en prison. Le jeune Boris avait fait serment de venger sa famille et dans ce but était entré à l'école militaire de Sofia où il n'avait pas tardé à être promu au grade d'officier dans l'armée bulgare. En 1895 il organisa sa première bande révolutionnaire et depuis cette époque on le compte plus les tentatives qu'il fit pour débarrasser la Macédoine du joug ottoman. Un jour, à la tête de 40 hommes, il s'empara de la ville turque de Melnik et obligea la garnison à battre une retraite précipitée. Le gouvernement turc avait promis une somme de 20,000 dollars à qui le débarrasserait du terrible chef de bande. Sarafoff était âgé de 37 ans.

Opération honoreuse de Mme Longworth.

Washington, 12 décembre.— Le Dr Rixey, a annoncé à 11 h. 39, ce matin que l'opération subie par Mme Longworth, la fille du Président, avait parfaitement réussi, et que Mme Longworth se remet-

BULLETIN FLUVIAL.

Fourni par le Bureau Météorologique à la Nouvelle-Orléans, Département de l'Agriculture des Etats-Unis. L'étiage à 8 heures A. M.

Nouvelle-Orléans, 12 décembre 1907.

Table with columns: STATIONS, Pleine hauteur à la vive, pieds., Ligne de danger, H. usée, pieds., Changements dans les dernières 24 heures.

Revue des Deux Mondes.

1. Les Yeux qui s'ouvrent, premier partie, par M. Henry Burdeux. 2. Richard III dans le drame et devant l'histoire, par M. Augustin Furon. 3. La Langue auxiliaire du groupe de civilisation européenne. Les Chances du Français, par M. J. Novicov. 4. Julian Klaczko, historien, critique et patriote, par M. Henri Wechsinger, de l'Académie des Sciences morales. 5. Lettres écrites du Sud de l'Inde. — V. Le Carnatic. Villapouram, la forteresse de Genji, la légende de Singaveram, les Klango, par M. Maurice Maïndron. 6. La Beauté des Machines. à propos du salon de l'automobile, par M. Robert de La Sizerann. 7. Le Problème Criminel au moment présent, par M. Henri Joly, de l'Académie des Sciences morales. 8. Chronique de la Quinzaine. Histoire Politique, par M. Francis Charmes. 9. Bulletin Bibliographique.

Entre Italiens.

Hier matin une querelle est survenue sur la plantation Aurora, à environ huit milles de la ville, entre Boura Ameto, Amenta Angelo et Lugio Gaetano. Ces deux derniers se sont jetés sur Ameto, et pendant que l'un le tenait l'autre lui a donné trois coups de couteau dans le dos. Ameto a été transporté à l'hôpital où ses blessures ont été déclarées graves. Les trois autres ont été arrêtés.

Les Commissaires de Jury.

A propos de l'affaire Edward Honoré et Jacques Pierre, deux individus impliqués dans la bagarre sanglante du "Conseil de Dieu" et accusés de meurtre, M. William H. Luzenberg, avocat du second, a déposé hier à la cour criminelle de district présidée par le Juge Christien, une motion dans laquelle il déclare que la mise en accusation dudit Pierre par le grand jury est illégale, attendu que ce grand jury a été formé par des commissaires nommés par le gouverneur et que la Cour suprême de l'Etat a décidé antérieurement que la nomination des commissaires appartient à la branche judiciaire du gouvernement et non à la branche exécutive. L'attorney de district Porter Parker et son adjoint Harry Mooney se préparent à combattre cette théorie de l'avocat William Luzenberg.

Feuilleton

—DE— L'ABELLE DE LA N. O.

NOEL TRAGIQUE.

GRAND ROMAN INEDIT. PAR HENRI DEMESSE PREMIERE PARTIE

Le drame de Locmariaquer

XIV SEULE

—Bonne nuit, Mélie... Bonne nuit, Lucette... dit Jacques en étel-

gant la bougie de son falot... Il embrasse sa belle sœur et sa nièce tendrement... En toute occasion, il se montre doux à leur égard, parce qu'il les sait malheureuses et les plaint, sans oser le leur trop témoigner, par délicatesse...

—Nous sommes en retard, reprend-il... Nous avons en la visite de M. Robert Duroc... C'est lui qui nous a retenus... Et vous, vous avez dû voir M. Vaillant?

—Oui, répond Mélie. —J'ai rassuré M. Robert... Son père ne peut tarder à se retrouver dans Locmariaquer... Mais, est-ce que François n'est pas ici, Mélie?

—Il était là... Il est allé se coucher là haut... —Ah! mon frère peut être las... Il y a de quoi... Je me sens un peu malade, moi aussi, avec plaisir. Mais j'ayais promis à Hélène que je la mènerais à la messe...

—Elle se faisait une fête d'assister à cette cérémonie... Je n'ai pas eu le courage de l'en priver... Pourtant je n'entendrais pas l'office... Je vais conduire nos filles jusqu'à l'église... Elles reviendront seules... Moi, j'ai hâte d'être rentré... —Je regrette, père, que tu aies insisté pour que je sorte, dit Hélène... Oui, je me faisais une joie d'assister à la messe de ce minuit, et simplement et si bellement s'être en notre petite église...

"Mais j'aurais mieux aimé que tu me permettes de rester près de toi... Nous aurions veillé au coin du feu... Et je sais sûre que cela t'aurait réconforté... Tu as de la peine... Nous l'aurions supportée à deux... Tu sais que je suis vaillante?"

—Non... Quand on a de la peine, et j'en ai, je l'avoue, il vaut mieux la dévorer dans la solitude... Elle passe mieux et plus vite... Pour moi, du moins... Une journée fatigante, Mélie, et étonnante, sans rien... François vous a dit ce qui s'est passé? Il y a eu des scènes violentes, regrettables à bas... Sans moi, je crois que les choses se seraient gâtées... "Mais à quoi bon se plaindre? Il vaut mieux agir... On s'en tirera... Il ne faudra pas trop en vouloir à François s'il est pendant quelques jours, de méchante humeur... Une journée qui comptera dans ma vie... Oui, oui, agir... Tout est là... Je suis avec vous, Mélie... Ne l'oubliez pas..."

—Merci, Jacques... —Les mauvais jours passent! —Allons, mes enfants... C'est l'heure... Hélène, Lucette, en route... Jacques rallume son falot... Lucette en prend un assés pour le retour... Elle met sa mante... —A demain, Mélie... Bonne nuit... —Bonne nuit...

Jacques embrasse Mélie et sort avec Hélène et Lucette... Après leur départ, Mélie s'assied devant le foyer, angoissée...

XVI LE MEURTRE

Là haut, François s'est étendu sur la paille... La force qui l'a poussé à l'ayant abandonné soudain, au moment d'accomplir "l'acte", si longtemps médité dans une obsession...

Parfois il se soulève, prêt, enfin, à "oser"... mais il se rejette bientôt sur la paille... et gémit dans une rage—de sa pusillanimité...

L'ivresse le brûle... ses artères battent si fort qu'il lui semble ressentir, sur le crâne, comme des coups cadencés... Un grincement retentit dans la nuit... C'est la porte de la maison qui se referme sur Jacques, Hélène et Lucette...

François se lève, marche à tâtons vers une lucarne, se penche au dehors et voit, sur la route, la lueur du falot que porte Jacques...

Il suit des yeux, un instant, cette lueur—qui disparaît en fin...

Tout à coup, brusquement, il vire sur lui-même, enjambant les bottes de paille, se trouve devant une autre lucarne ouverte sur le flanc de la maison...

Doucement, il l'escalade, se glisse dehors, met ses pieds sur les branches d'un espalier qui croit au pied du mur, et, s'accrochant par les mains au rebord de la lucarne, descend...

Bientôt, il saute, sans bruit, sur la neige. Il s'arrête, écoute; puis, traversant le jardin, de biais, franchit une palissade, saute un fossé...

La neige tombe moins drue, semble-t-il. L'engage sur la route, à droite, marche vite...

En moins de cinq minutes, il parcourt presque un kilomètre... Il fouille des yeux l'obscurité... prête l'oreille à tous les bruits... Mathurin Louvan, l'aïeul, le vieux Vendéen, n'était pas plus résolu, certes, quand, son fusil au poing, il restait à l'affût des Bleus...

—Pourvu, murmure-t-il, qu'il ne soit pas passé déjà! Il pense à tout: —Pourvu que Mélie, là bas, ne s'aperçoive pas de mon absence! s'ajoute-t-il...

Il est calme, plein d'un sang-froid stupéfiant... Il se rend compte que la place où il se trouve est bonne pour "l'acte" qu'il veut accomplir... Asses éloigné de Locmariaquer pour qu'aucun bruit, aucun cri n'arrive jusqu'au village... Asses proche de sa maison pour que, "le coup fait" il y puisse rentrer en peu de temps, sans ef-

forts. Cependant, il tressaille... Dans le silence, il lui a semblé entendre, au loin, au bruit de grottes, très vagues presque indistinctes...

Le pêcheur, habitué à passer des nuits en mer, a l'ouïe fine... Il écoute... n'entend plus rien... Une minute se passe... Et bientôt le même bruit lointain de grottes retentit...

François est sûr, cette fois, qu'il ne s'est pas trompé. C'est la voiture du commandant Duroc... Elle ne doit guère être, maintenant, qu'à une distance de trois cents mètres au plus...

Il s'étonne de pas voir encore briller les lanternes; mais se dit que la route, là, fait un coude et que l'équipage se trouve alors invisible, parce qu'au delà du tournant...

Sans aucun doute, la lueur va apparaître. Da reste, on entend plus distinctement, maintenant, le bruit des grottes...

Enfin, et tout à coup, la double lueur des lanternes brille, à cent pas...

François se met debout, au bord de la route, son couteau au poing... Oh! que ce tilsby s'approche lentement!...

Il glisse, sans bruit, capote baissée... On dirait d'un animal fantastique, dont les yeux flamboient, et qui marche, dans

la nuit silencieusement... Il est comme enveloppé d'un brouillard, produit par la vapeur qui sort des naseaux fumants du cheval et se dégage de ses flancs, de sa croupe en sueur, car, las, il peine et glisse presque à chaque pas...

La lueur des lanternes est projetée par des réflecteurs à plus de dix pas en avant, et s'écartant, en éventail ouvert, illumine même les bas côtés de la route, les fossés et jusqu'aux champs qui la bordent.

François se rend compte de ce fait, qu'il l'inquiète... Il se dit que le commandant Duroc au bord de la route, s'étonnera, se défiera, tout au moins se tiendra sur ses gardes...

Lors, avec agilité, il saute dans le fossé... s'accroupit, sans cesser, toutefois, de suivre des yeux le véhicule qui s'approche.

Bientôt, une lueur glisse sur sa tête... La voiture va passer... A ce moment-là même, le voyageur se sentant enfin proche de son logis, où l'attendent ceux qui l'aiment et qu'il aime—excite son cheval:

—Hoe! Hoe, Ocoo! dit-il, d'une voix sonore.

François entend ces paroles... les dernières peut-être, que l'homme qui est là attendra... Il frissonne...

La lueur, projetée par les lan-